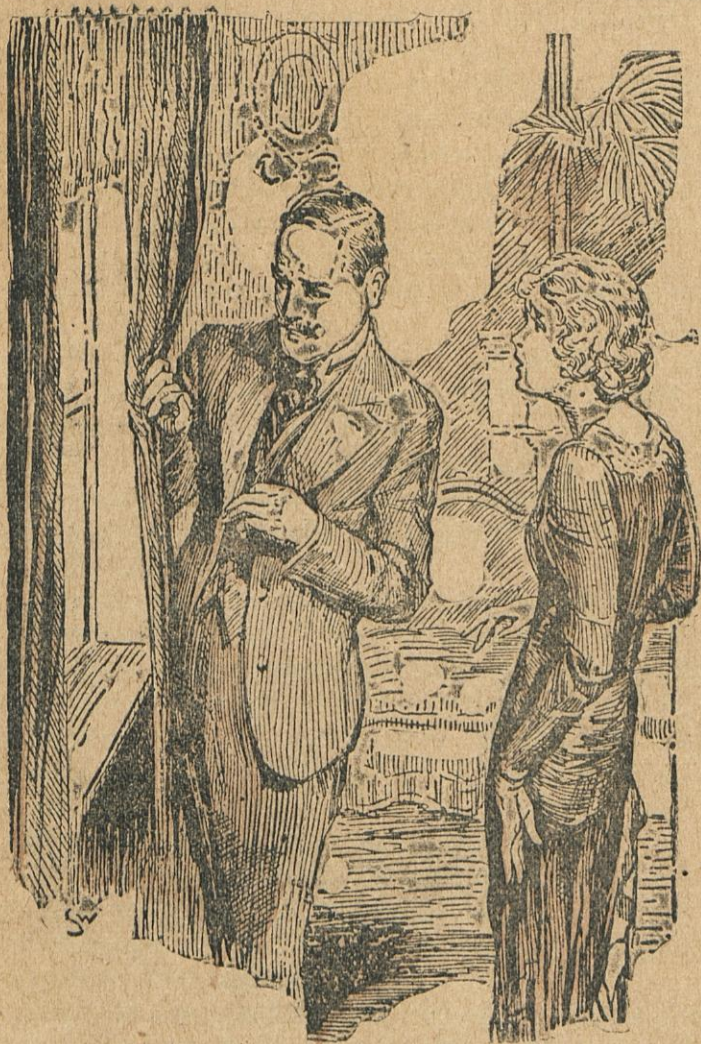




*Mathieu s'était dirigé vers la fenêtre
pour voir ce qui se passait*

I.

LIVRAISON 33.

tante. Elle lui mit les bras autour du cou et appuya son visage contre sa joue, en murmurant :

— Oh ! non, ma tante, non, ce n'est pas possible... Ce qui est en mon cœur est seulement une vive reconnaissance pour ce jeune homme si brave !... Je voudrais seulement pouvoir le remercier de m'avoir sauvé d'un si terrible danger... Pense à ce qui serait arrivé sans lui.....

La tante serra la jeune fille dans ses bras :

— Sans doute quelque chose de très désagréable, ma chérie !

— Tu vois bien, ma tante... C'est pour cela que je voudrais pouvoir remercier mon sauveur ; c'est pour cela que je pense toujours à lui.

— Si tu le revoyais, le reconnaîtrais-tu ?

La jeune fille laissa errer son regard dans le vide avec un air pensif, puis elle baissa les yeux pour dire :

— Je crois que oui.....

— Mais, sans doute, ce brave jeune homme n'a pas voulu être remercié et c'est pour cela qu'il s'est hâté de partir... Mais il vaut mieux que nous ne parlions plus de cela ; à quoi sert de se torturer le cerveau pour savoir qui est mon sauveur ?... Viens, sortons... Nous avons diverses emplettes à faire, profitons de ce qu'il fait si beau... J'ai envie de prendre l'air.....

Mme von Schwartzkoppen acquiesça :

— Tu as raison, fit-elle il vaut mieux que nous sortions pour jouir de cette belle matinée.....

Peu après, les deux femmes quittèrent le majestueux immeuble de l'ambassade.

Les rues étaient très animées et les deux dames se promenaient lentement, en s'arrêtant devant les vitrines et en entrant dans quelques magasins pour faire leurs emplettes.

Elles n'avaient fait que quelques pas quand Brigitte

s'arrêta soudain et retint sa tante en lui serrant fortement le bras.

La femme de l'attaché regarda sa nièce d'un air étonné.

— Qu'y a-t'il donc ma chérie, demanda-t-elle.

La jeune fille ne répondit pas tout de suite, mais, lâchant le bras de sa tante, elle hâta le pas pour s'approcher d'un monsieur qui venait en sens inverse.

Hélène von Schwartzkoppen comprit immédiatement que l'inconnu, à la rencontre de qui Brigitte se portait en tendant les deux mains ne pouvait être que son sauveur.

Elle hâta le pas, elle aussi, et entendit les mots dont la jeune fille saluait le jeune homme.

— Quel heureux hasard !... Je vous revois enfin !... Je puis vous exprimer ma reconnaissance !... C'est à vous que je dois de vivre encore et je vous remercie mille et mille fois.....

Mathieu Dreyfus considérait la jeune fille d'un air confus.

— Non, mademoiselle, il ne faut pas me remercier ; je n'ai fait que mon devoir. N'importe qui à ma place en aurait fait autant.....

Mme von Schwartzkoppen, à son tour, tendit la main à Dreyfus.

— Permettez-moi de vous remercier et de vous dire que nous vous serons éternellement reconnaissants ; notre gratitude est infinie et nous avons beaucoup parlé de vous ces jours derniers.....

— Permettez-moi de me présenter, Madame, dit le jeune homme. Je m'appelle Mathieu Dreyfus.....

— Je suis la femme de l'attaché militaire à l'ambassade d'Allemagne, von Schwartzkoppen, dit Hélène, et cette jeune fille est ma nièce Brigitte von Scheden. Nous

ferez-vous le plaisir de venir prendre une tasse de thé demain, afin que mon mari puisse, lui aussi, vous remercier ?

Mathieu Dreyfus accepta avec empressement.

Durant ces dernières semaines d'angoisse, son plus grand désir avait été de s'entretenir un moment avec Schwartzkoppen.

Un hasard étrange lui offrait maintenant un moyen d'avoir une conversation intime avec lui.

Le sort de son frère était dans les mains de cet homme qui connaissait la vérité ; lui seul aurait pu affirmer l'inanité de l'horrible accusation qui avait jeté toute sa famille dans la douleur.

— Nous comptons sur vous ! s'exclama Brigitte. J'espère que vous n'oublierez pas de venir !

Mathieu Dreyfus regardait la jeune fille avec admiration.

Combien de fois n'avait-il pas pensé à elle depuis l'autre jour ?

Son image avait souvent occupé son esprit et fait naître en son cœur une intense nostalgie.

Durant ces jours d'angoisse et de tourment pour le sort de son malheureux frère, le souvenir de cette créature avait été la seule lumière de son existence. Et maintenant, il constatait avec une sensation de trouble intraduisible que, de son côté, Brigitte von Scheden le regardait avec une expression où se lisait très clairement quelque chose de plus que de la sympathie et de la gratitude...

Cette délicieuse enfant avait donc pensé quelquefois à lui, durant ces jours derniers où il avait sans cesse pensé à elle ?

Il ne lui était donc pas indifférent ?

Leurs regards se rencontrèrent, et échangèrent un muet aveu.

Mais la joie de Mathieu ne pouvait être sans nuages,

car il se disait que son nom était souillé de boue à cause de l'horrible accusation portée contre son frère.

La jeune fille lui tendait la main avec un doux sourire.

— Je suis heureuse de penser que, **demain**, vous viendrez chez nous...

Mathieu Dreyfus prit la main délicate, et la retint un instant, la serrant avec tendresse.

Mademoiselle Scheden rougit et levant les yeux sur le visage du jeune homme elle rencontra un regard plein d'ardeur.

Madame Schwartzkoppen tendait, elle aussi, la main à Dreyfus.

— A demain donc, fit-elle, mon mari sera bien content quand nous lui annoncerons votre visite.

On échangea encore quelques mots puis Mathieu prit congé des deux dames.

Il se dirigea vers la maison de Lucie, le cœur gonflé d'espoir.

Se serrant contre sa tante, Brigitte, dont le cœur battait de joie et d'émotion, murmurait :

— Enfin, comme je suis heureuse de l'avoir rencontré !...

La tante sourit :

— Oui, petite, c'est vraiment la Providence qui a conduit nos pas, aujourd'hui !

— Oui, vraiment, ma tante !

— Il est remarquable que, dans une grande ville comme Paris, l'on puisse, à peu de jours de distance, sans se chercher, se retrouver ainsi !

— Peut-être, nous sommes-nous cherchés par la pensée ?

— Sans doute, c'est justement ce que je me disais, mon enfant.

La jeune fille chercha anxieusement le regard de sa tante :

— Comment le trouves-tu ? demanda-t-elle.

— La première impression est bonne. C'est un jeune homme très bien élevé et qui doit, sans doute, appartenir à une bonne famille... Je crois aussi qu'il est riche car, à sa cravate, il portait une perle d'une grande valeur.

Brigitte ne put retenir un sourire.

— Voilà une chose que je n'avais pas remarquée, ma tante ; je n'ai vu que ses yeux si bons et si calmes...

— Oui, oui, c'est ainsi que font tous les amoureux !

La jeune fille se montra presque offensée.

— Mais, ma tante, je t'ai déjà dit que je ne suis pas amoureuse...

— Ma chère enfant, je voudrais te demander une chose : demain, ce monsieur viendra chez nous, mais tu dois me promettre de savoir refréner tes sentiments... Tu sais que tes parents et ton oncle ont fondé des projets sur toi et qu'ils ne seraient pas contents de te savoir amoureuse d'un Français. Tu dois de la reconnaissance à ton sauveur, mais ta gratitude ne doit pas devenir de l'amour...

— Pourquoi, tante Hélène, me rappelles-tu les idées de mes parents ?...

— Parce que c'est nécessaire, mon enfant et qu'il faut que tu sois raisonnable...

— Etre raisonnable !... Ah ! ma tante, comme c'est difficile quand on est si jeune...

— Laissons les choses suivre leur cours, Brigitte. Il n'y a pour l'instant aucune raison de t'inquiéter. Il est d'ailleurs inutile d'aller contre les événements, puisque l'avenir est écrit dans le livre du Destin.

Brigitte von Scheden ne répondit pas.

La joie que Brigitte avait éprouvée en retrouvant son

sauveur s'était tout-à-coup évanouie ; il lui semblait qu'un nuage sombre venait de voiler le soleil.

Une anxiété terrible lui pesait sur le cœur.

Qu'est-ce qui l'attendait ?

Elle n'osait y penser, mais elle avait l'intime certitude de ce qu'elle aurait à surmonter de nombreuses difficultés car Mathieu Dreyfus ne lui serait jamais indifférent.

CHAPITRE XXXIV.

LE PEUPLE CRIE VENGEANCE !...

Dans la grande salle du Conseil quelques officiers discutaient avec animation. Le groupe était formé du chef de la Section des Informations Secrètes, le colonel Sandheer, de Picquart, du Paty et d'Henry.

Du Paty avait pris la parole et continuait son discours.

— Selon ces témoignages, il ne peut y avoir aucun doute, seul Alfred Dreyfus peu avoir commis cette infâme trahison !

Le lieutenant colonel Picquart l'interrompt :

Selon moi, la ressemblance de deux écritures ne constitue pas une preuve suffisante pour accuser un individu d'un semblable crime.

Du Paty sourit :

— Prenez patience, colonel. Nous avons appelé un expert pour qu'il examine les deux écritures.

— Par qui a été choisi cet expert ?

Par votre collègue Henry...

Picquart aurait encore voulu dire quelque chose mais juste à ce moment, le général Boisdeffre, accompagné par le Ministre de la Guerre, entra dans la salle.

Quelques saluts s'échangèrent, puis Boisdeffre invita les officiers à prendre place autour de la table, couverte d'un tapis vert.

Quand tous furent assis, il se tourna vers Paty et lui dit :

— Voulez-vous nous donner connaissance de votre rapport sur l'enquête concernant le capitaine Dreyfus ?

Du Paty ouvrit un dossier qu'il avait déposé sur la table, se leva et comença la lecture de son rapport.

— Pendant l'instruction, concernant le crime de haute trahison, je me suis entretenu à plusieurs reprises avec l'inculpé... Je lui ai montré le document qui est entre nos mains et je lui ai fait voir aussi le feuillet trouvé à l'ambassade allemande. Je lui ai toujours conseillé de dire la vérité et d'avouer sa faute...

Picquart l'interrompit :

— Vous appelez cela donner des conseils !... J'ai assisté à l'un de ces interrogatoires et j'ai constaté que la manière dont vous traitez l'accusé était vraiment inique !

Boisdeffre jeta un regard méprisant à l'interrompé.

— Je vous prie, dit-il de laisser parler le commandant du Paty...

Picquart aurait voulu répondre et manifester son indignation pour la façon dont Dreyfus avait été traité en sa présence, mais il fit un effort pour se dominer et se tut.

Du Paty continua :

— Quand je montrai le document à Dreyfus, je vis

apparaître sur son visage une expression d'épouvante... Il paraissait atterré de voir que ces pièces se trouvaient entre nos mains... L'aveu de sa faute, lui dis-je, était écrite sur son front ; et, cependant, malgré cela, il s'obstinait à nier, à protester de son innocence. Je fus ensuite informé par le commandant Forzinetti de ce que les amis de Dreyfus avaient tenté de le faire évader et l'on peut considérer cette tentative une nouvelle preuve du crime, car un innocent ne cherche pas à fuir la justice !

Picquart interrompit encore :

— Mais le capitaine Dreyfus n'a pas pris la fuite, malgré que la porte de la cellule a été trouvée ouverte et que rien ne l'aurait empêché de s'évader...

Du Paty lui jeta un regard irrité qui révélait toute sa haine.

Et, comme pour faire comprendre que, à dater de cet instant, il négligerait toute nouvelle interruption du colonel, il continua en haussant la voix :

— Si vous me demandez mon impression, relativement à l'attitude de l'accusé, je puis vous dire en pleine conviction, que je pense qu'il est coupable !

Picquart tenta encore d'interrompre.

— Vous ne pouvez pourtant pas attribuer la valeur d'une preuve à vos convictions personnelles !

Boisdeffre se fâcha :

— J'ai déjà été contraint de vous prier de ne pas interrompre le commandant, colonel Picquart... Vous prenez le parti de Dreyfus avec une telle chaleur qu'on dirait que vous avez un intérêt personnel dans la question !

— Mon général, il vaudrait peut-être mieux demander au commandant du Paty si ce n'est pas par intérêt personnel qu'il désire que le capitaine Dreyfus soit condamné !

Le visage de du Paty s'empourpra. Il baissa les yeux

sur la feuille qu'il tenait en main et feignit de lire avec attention, comme s'il n'avait pas entendu les paroles du colonel Picquart.

Boisdeffre se tourna vers celui-ci et lui demanda d'un ton sévère :

— Comment dois-je interpréter vos paroles, colonel ?

— Je pense que l'endroit est mal choisi pour parler de cela, mon général. — Vous pouvez interroger du Paty et, peut-être, vous donnera-t-il l'explication de mes paroles...

Boisdeffre regarda du Paty qui était toujours absorbé dans l'étude de ses documents, puis il se tourna vers le général Mercier et lui demanda :

— Vous y comprenez quelque chose ?

— Non, et je ne crois pas qu'il soit utile de chercher à comprendre... Il vaut mieux continuer.

— Vous avez quelque chose à ajouter, commandant du Paty ?

— Non, mon général, répondit celui-ci en s'asseyant. Il était furieux contre Picquart... C'était vraiment une malchance que d'avoir rencontré sa femme chez Dreyfus.

La voix de Boisdeffre vint le tirer de ses réflexions.

— L'expert en écriture est-il arrivé ?

Ce fut le colonel Henry qui répondit :

— Oui, mon général, il est dans l'antichambre.

— Faites-le entrer.

Henry sortit de la salle et rentra presque immédiatement, accompagné de Monsieur Gobert, l'expert de la Banque de France.

Celui-ci s'approcha de la table s'inclina.

— Je vous prie de montrer à Monsieur Gobert les

essais d'écriture que vous avez fait faire à Dreyfus ainsi que le document trouvé à l'ambassade allemande, dit Boisdeffre en s'adressant au commandant du Paty.

Le commandant remit les papiers demandés à l'expert. Celui-ci prit les deux feuillets et les examina avec grande attention. Il resta si longtemps penché sur les deux pièces que Boisdeffre, impatienté, lui demanda :

— Qu'en dites-vous ? Les deux papiers sont-ils écrits par la même personne ?

Gobert rendit les papiers au général et répondit sans hésiter :

— Non, les caractères se ressemblent, mais ils n'ont pas été tracés par la même main...

Les officiers échangèrent des regards de surprise.

Du Paty cachait péniblement sa désillusion sous un sourire ironique.

Alors ?... Qu'allait-il arriver ?

Si l'expert affirmait que Dreyfus n'était pas l'auteur de ce document infamant, son innocence serait suffisamment prouvée et l'accusation tomberait faute de substance.

Soudain, de la rue, monta une rumeur confuse.

Boisdeffre fit un signe et Henry se pencha à la fenêtre pour voir ce qui se passait.

— Une grande foule est assemblée devant la maison et manifeste avec animation, dit le colonel. — La police tente de la faire circuler, mais elle ne parvient à se faire obéir...

Les voix arrivaient maintenant distinctement dans la salle.

On criait :

— A bas Dreyfus !...

— Mort au traître !

Des sifflets, des cris, des imprécations... C'était un

véritable tumulte, une véritable émeute populaire !

Le général Mercier était très pâle ; ses lèvres tremblaient .

— Comment le public a-t-il pu apprendre ces faits, puisque j'ai donné les ordres les plus sévères, afin que tout reste secret ? demanda-t-il ce disant regardait autour de lui avec un air interrogateur. Quand son regard se posa sur Henry, celui-ci tourna la tête de l'autre côté.

De la rue montaient encore les cris du peuple contre le gouvernement et les imprécations contre Dreyfus. Au tumulte se joignait la voix perçante des camelots :

— Demandez la « **Libre Parole** » !

— **Un traître parmi les officiers de l'Etat-Major !**

— **Le capitaine Dreyfus, un juif, traître à la patrie !**

— **Le gouvernement veut cacher la vérité !...**

Le général Mercier bondit et s'exclama :

— Il faut se procurer immédiatement ce journal...

Du Paty sortit prestement de la salle et, quelques instants plus tard, il revint apportant le journal qu'il remit au ministre.

On lisait en première page, en caractères énormes :

« UN SCANDALE A L'ETAT MAJOR

« **Nous tenons de personnes bien informées qu'on a découvert à l'Etat-Major, les faits suivants.....** »

Puis un article très long et très détaillé relatait la découverte de la vente de documents secrets à l'ambassade allemande. Ensuite on relatait l'arrestation de Dreyfus et l'article se terminait par la reproduction de

la lettre adressée au directeur de la « **Libre Parole** » par le personnage qui avait divulgué ce secret.

La lettre disait ceci :

« *Mon cher ami,*

« *Ce que je vous ai dit correspond très exactement à la vérité. L'inculpé est le capitaine Dreyfus, demeurant avenue du Trocadéro, N° 6 ; il a été arrêté le 15 octobre pour espionnage et haute trahison. Il se trouve actuellement au Cherche-Midi.*

« *On prétend, dans certains milieux, qu'il a quitté momentanément Paris, mais vous pouvez tenir cela pour une feinte destinée à étouffer le scandale.* »

Puis en guise de signature, figurait une simple initiale, un H majuscule.

Le général Mercier laissa retomber le journal sur ses genoux.

— Qui voulez-vous que soient ces « personnes bien informées » auxquelles cet article fait allusion ? dit-il.

— Il ne peut s'agir que d'un officier de l'Etat-Major, et cet officier est aussi l'auteur de la lettre ; mais qui est-ce... ? H... ? Qui est ce H... ?

Instinctivement, il regarda Henry qui était penché à la fenêtre et regardait la foule.

Le général Boisdeffre prit alors la parole :

— Puisque le public, maintenant, est au courant du fait, nous allons être contraints d'agir sans perdre un instant...

— A agir contre le capitaine Dreyfus ? demanda le colonel Picquart.

— Naturellement...

Picquart se dressa et posant ses deux poings sur la table, il cria :

— La divulgation de l'accusation de trahison contre le capitaine Dreyfus est une infamie préméditée ; on veut que le peuple se dresse contre lui et réclame sa condamnation !... L'auteur de cette odieuse intrigue, de ce nouveau coup de scène est ici !

Boisdeffre fit signe à l'expert de sortir de la salle.

Puis il se retourna vers Picquart :

— Vous êtes officier et j'exige de vous par-dessus toutes choses, le respect dû à l'armée...

— Et vous voulez aussi, mon général, que je sois le complice des persécuteurs de ce malheureux capitaine Dreyfus ?

— L'intérêt de la patrie est que Dreyfus soit sévèrement condamné...

— C'est une honte ! Alfred Dreyfus est innocent ! Le jugement de l'expert en écriture a été net et clair.

Du Paty se mit à rire et rétorqua :

— Nous n'avons entendu qu'un seul jugement d'expert ; nous en attendons un autre.

Picquart ne pouvait plus se maîtriser :

— D'un expert que sera payé par vous pour dire ce que vous voulez qu'il dise, n'est-ce pas ?

Du Paty se dressa d'un bond :

— Colonel, ceci est...

Mais Picquart ne l'entendait plus : il était déjà sorti de la pièce.

Le général Boisdeffre avait le regard fixe, inquiet et ce ne fut qu'après quelques instants de silence qu'il murmura :

— Que fait-on, maintenant ?

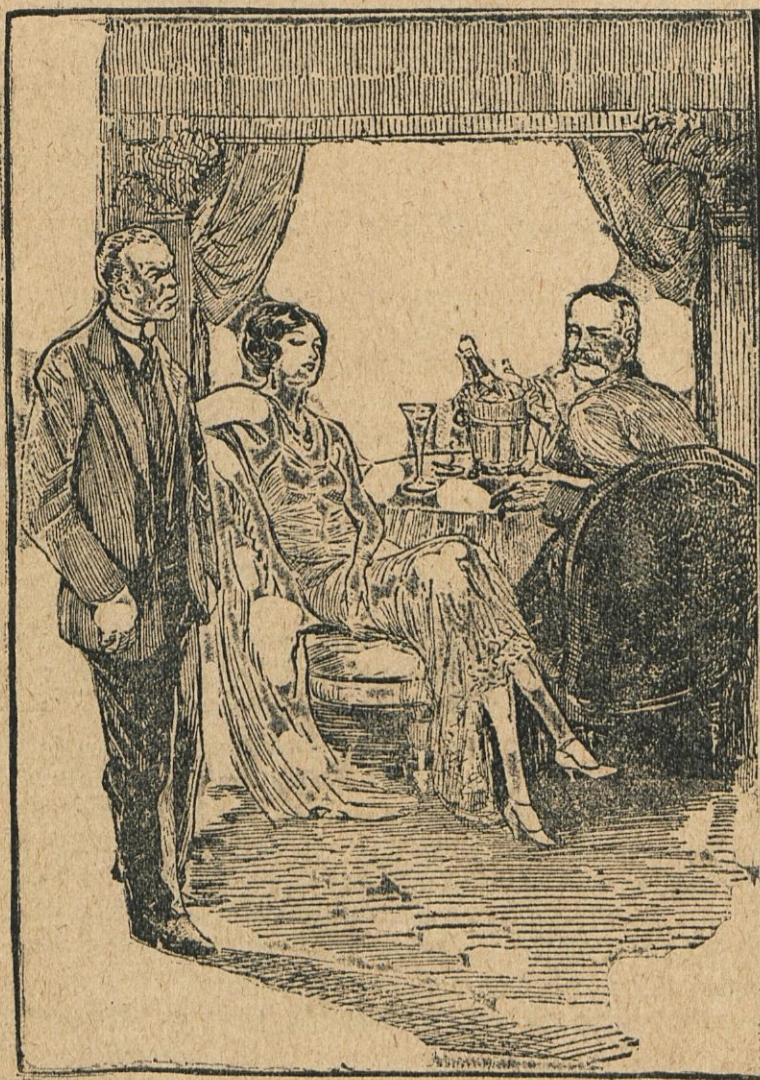
Le général Mercier ajouta : Il faut faire quelque chose pour calmer le peuple !

Du Paty reprit alors la parole :
— Nous devons, dit-il, maintenir l'accusation contre Dreyfus et commencer le procès.
Et les autres officiers, après un instant de réflexions, approuvèrent ces terribles paroles !

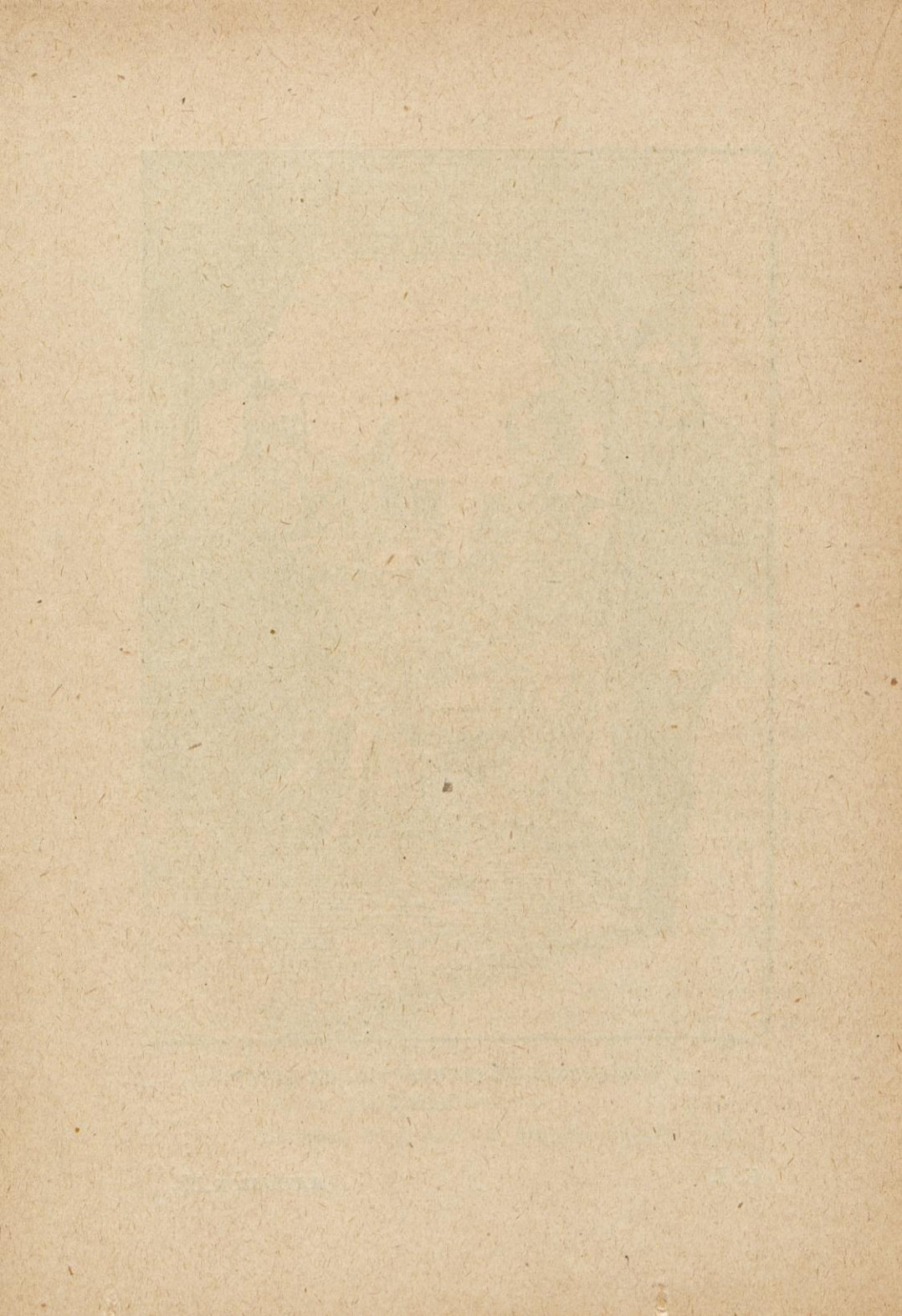
CHAPITRE XXXV.

UN DEFENSEUR DE LA JUSTICE

— L'avocat Demange.
Du Paty releva la tête et fit un signe à l'ordonnance :
— Faites entrer !...
Maitre Demange entra et salua froidement le commandant.
Sans l'inviter à s'asseoir, le commandant lui demanda :
— Quel est le motif de votre visite, Monsieur ?
— Permettez-moi de répondre à votre question par une autre : est-ce bien vous qui êtes chargé de l'enquête sur l'affaire Dreyfus ?
— Oui...
— Alors, je désire vous notifier que la défense de l'accusé m'a été confiée...
— Il est encore trop tôt pour parler de cela, puisque l'acte d'accusation n'a pas encore été dressé.
— Le fera-t-on bientôt ?
Du Paty haussa les épaule et répondit :
— Je n'en sais rien.
— Pourquoi voulez-vous encore attendre ?



— Voulez-vous me permettre de m'asseoir
à votre table ?



— Je ne crois pas être obligé de le dire.....

— Je vais vous le dire moi-même, alors... Vous hésitez à publier l'acte d'accusation parce que vous n'avez absolument aucune preuve en mains qui puisse justifier l'inculpation sous laquelle on retient le capitaine Dreyfus en prison.

Du Paty sourit.

— Si vous le savez si bien, fit-il pourquoi me le demandez-vous ?

L'avocat bouillait intérieurement en constatant la manière dont lui répondait du Paty et il se serait volontairement fâché ; mais, heureusement pour lui, il savait admirablement se maîtriser...

D'un air calme, froid, bureaucratique, il passa à autre chose :

— J'ai appris que le capitaine Alfred Dreyfus est traité de façon telle que tous ceux qui le savent et ont des sentiments humains protestent... Au nom de mes mandants, je proteste, moi aussi, et j'exprime le souhait que cela change. Nous sommes en période d'instruction et le détenu a le droit de se tenir en relations avec les personnes qui s'intéressent à son affaire, de même qu'il a le droit de voir sa famille et de lui écrire. Je désire que ces droits soient respectés désormais.

— Ce que vous demandez est impossible, répliqua le commandant. L'intérêt supérieur de l'Etat exige que l'on prenne les plus sévères mesures à l'égard d'Alfred Dreyfus et qu'il reste au secret.

— L'intérêt supérieur de l'Etat ?... Ceci ne signifie rien ; ce n'est qu'une mauvaise excuse. Pour des motifs inavouables, on veut absolument que Dreyfus soit coupable... Vous...

Du Paty l'interrompt violemment :

— Que voulez-vous insinuer en parlant de motifs inavouables ?

- Peut-être, Alfred Dreyfus gêne-t-il certains personnages haut placés...

— Je vous défends de dire cela, Monsieur !

— C'est probablement la vérité et c'est pour cela que ces propos vous offensent...

Du Paty toisa l'avocat de haut en bas et déclara d'un ton sec :

Je considère que cet entretien a assez duré, Monsieur... Veuillez vous retirez...

— Je le ferai lorsque j'aurai fini... Je répète que je suis venu chez vous comme représentant de l'accusé et j'ai le droit d'exiger que vous m'exposiez les motifs sur lesquels est basée l'accusation contre mon client...

On eut dit que Paty était décidé à ne plus prendre la peine de répondre car il garda le silence et se mit à examiner des papiers qui étaient devant lui.

Sans perdre son sang froid l'homme de loi reprit :

— Toute l'affaire Dreyfus ne repose sur autre chose que sur une intrigue. On s'est aperçu de ce que parmi les officiers de l'Etat-Major, il y avait un misérable, coupable de haute trahison. Ne réussissant pas à découvrir le véritable auteur de ce crime on a choisi le malheureux Dreyfus comme bouc émissaire et, maintenant, il devrait être condamné à mort à la place d'un autre... C'est une honte qui retombe sur toute l'armée, un outrage à la justice, un outrage à l'humanité tout entière ! Et pour quelle raison, at-on choisi Dreyfus ?... Uniquement parce qu'il est juif !... S'il est condamné, Alfred Dreyfus sera la victime, non seulement d'un intrigue infâme, mais encore d'une haine injuste, stupide et barbare contre les juifs... C'est une honte que des officiers français puissent rester sourds à la voix de la justice et du droit pour écouter seulement leurs antipathies personnelles. Dreyfus était, pour certains d'entre vous une épine dans le

cœur, parce qu'il les empêchait de monter en grade... C'est un juif, c'est entendu, mais cela ne l'empêche pas d'être un bon français et un bon patriote qui a donné toute sa volonté et ses pensées à la France, au bien de la France, sa patrie d'élection ! En le condamnant, on commettrait un véritable assassinat moral. C'est pour éviter une pareille infâmie que je veux plaider cette cause ! Je lutterai jusqu'à l'épuisement pour faire triompher le droit de cet innocent persécuté... J'en appellerai au monde entier afin que l'on m'aide dans cette lutte !

Du Paty n'avait pas osé interrompre l'avocat qui avait parlé selon l'impulsion de son âme, mais ces paroles l'avaient profondément ébranlé et il ne se sentait plus aussi certain de la victoire.

Demange était connu pour être un des meilleurs avocats du barreau parisien.

S'il se déclarait prêt à plaider la cause de Dreyfus, la lutte à soutenir pour abstenir la condamnation du capitaine serait certainement très dure.

Et il menaçait de susciter un scandale !

S'il faisait cela, ce serait bien dangereux pour les accusateurs !

La preuve sur laquelle l'accusation se basait était tellement faible, tellement mince !

Pour mettre fin à ce pénible entretien, du Paty se tourna vers l'avocat en disant :

— Je prends note de ce que vous assumez la défense de l'accusé Dreyfus... Dès que l'acte d'accusation sera formulé et publié, vous recevrez les indications concernant la base de l'accusation...

Mais ceci ne suffisait pas à Maître Desmange qui demanda :

— Et en ce qui concerne ma protestation contre la manière dont est traité l'inculpé depuis son arrestation ?

— Je verrai ce qu'on pourra faire à ce sujet pour modifier les dispositions prises...

— Je vous préviens de ce que je ne vous laisserai pas de répit tant que Dreyfus ne sera pas réintégré dans ses droits...

Puis, l'avocat s'inclina froidement et prit congé

Du Paty le regarda s'en aller et pensa :

— Il s'agit à présent de ne pas perdre de temps si nous ne voulons pas que cet individu vienne nous mettre des bâtons dans les roues !

Puis avec un geste rageur il alluma une cigarette.

CHAPITRE XXXVI.

NOUVELLES ESPÉRANCES.

— Tu souris, Mathieu ?... Comment peux-tu avoir le cœur à rire, pendant que mon cœur se brise...

Lucie Dreyfus posait sur son beau-frère un regard de reproche.

Le jeune homme prit dans ses mains les mains tremblantes de la jeune femme et les serra affectueusement.

— Oui, Lucie, dit-il, aujourd'hui, je suis content.... Il me semble qu'un rayon de soleil a chassé les nuages qui assombrissaient notre vie.

— Un rayon de soleil ?

Lucie fixa un regard incrédule sur son beau-frère et hocha tristement la tête.

— Je ne réussis pas à voir le soleil, Mathieu !... Je

ne vois pas autre chose que des nuages menaçants, annonciateurs de tempête !

— Encore un peu de patience Lucie, et tout ira bien.

— Si c'était possible, Mathieu ! Depuis des semaines nous attendons chaque jour, que quelque chose survienne pour améliorer notre situation.....

— Aies confiance, Lucie et écoute-moi. Par un hasard vraiment extraordinaire, j'ai rencontré aujourd'hui la nièce de l'attaché militaire à l'ambassade allemande, le capitaine von Schwartzkoppen. Demain, on me présentera à lui et tu sais que, depuis longtemps, je désirais faire sa connaissance.....

Lucie tenait ses mains serrées l'une contre l'autre.

— Crois-tu vraiment, Mathieu, que ce serait la un bon moyen pour sauver Alfred ?

— Oui, Lucie, répondit le jeune homme d'une voix ferme ; je le crois certainement. Si je m'étais présenté à l'ambassade allemande comme un inconnu qui demande secours et protection, j'aurais certainement été éconduit. Mais, à présent j'ai une alliée en la personne de la nièce de l'attaché militaire et que lui-même me doit de la reconnaissance, je réussirai très probablement à l'intéresser à notre cause.

Lucie ferma les yeux et s'appuya sur le dossier de la chaise, puis elle dit :

— C'est vrai, Mathieu, il me semble vraiment qu'un rayon de soleil veut percer les ténèbres.

— Nous devons réussir à obtenir de l'aide pour Alfred, continua Mathieu Dreyfus. Les deux dames m'ont dit que von Schwartzkoppen éprouve le désir de m'exprimer sa reconnaissance et je suis à peu près certain qu'il consentira témoigner de l'innocence d'Alfred.

Lucie soupira :

— Ah ! s'il voulait faire cela !... Alfred obtiendrait

certainement un non-lieu et il reviendrait près de moi, de ses enfants... Nous retrouverions notre bonheur et il nous ferait vite oublier la détresse de ces jours terribles !

Tous deux se turent quelques minutes, se berçant de l'espoir que leur rêve se réaliserait bientôt.

Tout-à-coup, Lucie prit les mains de son beau-frère, les serra fortement et dit :

— Mais si tu étais surveillé, Mathieu ?... Si nos ennemis apprenaient que tu es allé à l'ambassade allemande et que tu es en relations avec l'attaché militaire, alors...

Lucie ne put poursuivre l'émotion lui serrait la gorge.

Mathieu impatient insista :

— Alors, Lucie ?...

— Ne crois-tu pas qu'on ferait semblant de croire que tu continues la trahison dont ton frère est accusé ?...

— Ma chère Lucie, tu vois des fantômes partout, et tout te fait peur...

— J'ai été trop cruellement frappée !... Trop d'infamies m'ont fait perdre toute confiance. Je ne puis plus nourrir d'espoir en un avenir meilleur

— Cependant, tu ne dois pas renoncer à l'espérance, puisque c'est l'unique force qui peut nous soutenir et nous guider vers la victoire.

— Nous avons trop d'ennemis, Mathieu.

— Demain, j'espère trouver de l'aide...

— Pourvu que tu ne te trompes pas !

À ce moment, on entendit une grande rumeur venant du dehors, Mathieu et Lucie s'approchèrent de la fenêtre.

Devant la maison était rassemblée une quantité de gens qui discutaient à haute voix et regardaient vers les fenêtres de l'appartement.

On entendait distinctement le nom de Dreyfus prononcé sur un ton indigné.

Lucie, épouvantée, serra le bras de son beau-frère.

— Mathieu, qu'est-ce que c'est ?

— Je ne sais pas...

— Les journaux ont peut-être parlé des événements de ces jours derniers et de l'arrestation d'Alfred ?

Mathieu avait ouvert la fenêtre et il écoutait attentivement pour distinguer les voix de la foule.

— Je crois que tu as raison Lucie ; l'arrestation d'Alfred doit avoir été divulguée par la presse... Il vaut mieux que je descende pour savoir de quoi il s'agit.

Effrayée, Lucie retint le jeune homme par le bras.

— Non, non, n'y va pas ; reste ici... Ils pourraient te faire du mal.

Mathieu se mit à rire :

— Voyons, Lucie, tu ne vas tout de même pas croire qu'ils veulent nous tuer ?

— Pourtant, ces gens doivent être très excités contre nous ; autrement, ils ne crieraient pas ainsi...

A ce moment on frappa à la porte et le père de Lucie entra.

La pauvre femme se jeta dans ses bras, en pleurant et le vieillard l'embrassa en la suppliant de se calmer.

— Prends courage, ma fille ! dit-il. Relève la tête. L'horizon finira bien par s'éclaircir. Regarde, ajouta-t-il en tirant de sa poche, un numéro du « Figaro » et le tendant à Lucie. Lis. On commence le procès d'Alfred et son innocence ne tardera pas à être démontrée...

Lucie prit le journal d'une main tremblante et elle lut l'article. Mathieu se pencha sur elle pour le lire lui aussi.

— Pauvre Alfred !... Même cela ne peut t'être épargné ! Tu seras traîné devant un tribunal, devant des juges impitoyables et durs ! gémissait la malheureuse.

— Mais cela vaut mille fois mieux que l'incertitude

en laquelle il se trouve maintenant, remarqua le père, cherchant à tranquilliser sa fille.

— Ton père a raison, Lucie dit Mathieu Dreyfus. Et cette invitation à prendre le thé chez l'attaché militaire de l'ambassade d'Allemagne me semble de bonne augure; personne ne peut nous aider plus que cet homme, car lui seul peut déclarer qu'il n'a jamais reçu de documents secrets d'Alfred.

Le jeune homme semblait si sûr de la victoire qu'il parvint à faire entrer son propre optimisme et son courage dans l'âme de Lucie

CHAPITRE XXXVII.

CHEZ L'ATTACHÉ MILITAIRE.

Brigitte von Scheden se disait intérieurement que le jeune homme qui l'avait sauvée et qu'elle avait revu quelques jours plus tard par un hasard qui paraissait presque miraculeux était vraiment intéressant, que son visage était sympathique et sa silhouette très élégante.

Depuis qu'elle l'avait revu, elle n'avait fait que penser à lui.

Dans son cœur, vibrait l'écho de la plus douce chanson d'amour.

Le lendemain, elle le reverrait !

Elle attendait avec impatience le retour de son oncle pour lui annoncer la visite de son sauveur.

Mais l'attaché ne vint pas dîner à la maison ce soir-

là. Il téléphona à sa femme que des affaires importantes le retenaient au dehors.

Brigitte dut donc attendre jusqu'au lendemain pour annoncer à son oncle la nouvelle qui la rendait si joyeuse.

Le capitaine von Schwartzkoppen accueillit les paroles de sa nièce avec bienveillance, mais son visage s'obscurcit en l'entendant prononcer le nom de Dreyfus.

— Dreyfus ? demanda-t-il. Est-ce un parent de cet officier que l'on a arrêté sous l'inculpation de haute trahison ?

Brigitte le regarda avec des yeux étonnés et l'attaché militaire reprit.

— Je vois que tu n'as pas encore lu le journal de ce matin... Le nom de Dreyfus est mêlé à une affaire grave.

Madame von Schwartzkoppen entra à ce moment dans la pièce et elle entendit les paroles prononcées par son mari :

— J'ai lu la nouvelle dans le journal et j'ai pensé qu'il aurait mieux valu ne pas rencontrer hier ce jeune homme et surtout ne pas l'inviter à venir chez nous. Mais maintenant, naturellement, il est trop tard.

Brigitte regardait tantôt son oncle, tantôt sa tante, sans réussir à comprendre de quoi il s'agissait.

— Mais qu'est-il arrivé ? Racontez donc ! implora-t-elle.

Le diplomate raconta brièvement l'affaire.

— Et cet Alfred Dreyfus t'aurait vendu, à toi, ces documents secrets ?...

— C'est ce qu'on dit ! répondit gravement Schwartzkoppen.

— Mais est-ce vrai ?

L'attaché se leva, s'approcha de sa nièce et caressa sa tête blonde.

— Ma chère enfant, malheureusement, je ne puis ré-

pondre à cette demande, parce qu'il s'agit de secret d'Etat... Il est certain que, comme ta tante, je pense qu'il eût mieux valu que tu ne rencontres pas, hier, ton sauveur. Mais puisque nous n'y pouvons rien changer, nous le recevrons aujourd'hui avec la plus grande cordialité et je ne manquerai pas de lui exprimer ma reconnaissance.

Brigitte prit la main de son oncle et la serra tendrement.

— Tu seras aimable avec lui, n'est-ce pas, mon oncle ?

— Je n'oublierai pas qu'il est mon hôte et que je lui dois de la gratitude...

— Et ensuite ?

— Que veux-tu dire ?

Brigitte hésita un instant, puis demanda sur un ton décidé :

— A l'avenir, le recevras-tu encore à la maison ?

— Cela te tient donc tant à cœur ? demanda-t-il.

La jeune fille baissa les yeux.

— C'est à lui que je dois d'être encore en vie ! s'exclama-t-elle et il me semble que ce n'est pas dans une petite heure que nous passerons ensemble aujourd'hui, en prenant une tasse de thé, que je pourrai lui témoigner toute ma reconnaissance...

Von Schwartzkoppen s'éloigna de sa nièce et se mit à marcher par la pièce avec un air pensif.

— N'en parlons plus pour l'instant ; dit-il, je ne puis savoir encore ce que je vais faire...

Puis il sortit et les deux femmes restèrent seules.

Un lourd silence pesa pendant quelques instants. Chacune suivait ses propres pensées.

Soudain, Brigitte se leva et alla se jeter au cou de sa tante. Elle pleurait et sanglotait désespérément. Toute

effrayée Madame von Schwartzkoppen la serra dans ses bras.

— Mais pourquoi pleures-tu ainsi ? s'enquit-elle.

— Je ne le sais pas moi-même, ma tante, je suis si triste !... Et j'attendais tant de joie d'aujourd'hui !

— Ta joie peut toujours exister, petite. Ton sauveur n'a rien à voir avec le procès d'Alfred Dreyfus et on ne peut pas le rendre responsable d'une chose qui concerne un membre de sa famille. Du reste, peut-être n'est-il pas même le parent de l'accusé ; il est fort possible qu'il n'ait avec cet homme rien de commun que le nom...

Mademoiselle von Scheden se redressa.

— C'est juste ! s'écria-t-elle, je n'avais pas pensé à cela !...

— Il ne faut pas désespérer ma chérie ; quand Monsieur Dreyfus viendra, il nous dira celà lui-même...

Madame von Schwartzkoppen caressa encore une fois le visage mouillé de larmes de sa nièce, puis elle sortit de la pièce et la laissa seule.

Brigitte prit alors le journal et se mit à lire avec attention, l'article concernant Dreyfus.

Et plus elle lisait, plus elle se disait que son oncle pourrait lui dire la vérité : il devait savoir parfaitement si Dreyfus était coupable ou non.

Chercherait-il à disculper l'accusé s'il était innocent ?

Elle aurait voulu avoir un entretien à ce sujet avec son oncle, mais elle savait qu'il ne lui répondrait pas. Et elle était trop inexpérimentée pour pouvoir se former d'elle-même une opinion.

Elle attendit avec impatience l'arrivée de Mathieu Dreyfus ; elle sentait instinctivement que cet événement laisserait dans sa vie une empreinte profonde ; mais serait-ce de la joie ou de la douleur qui en sortirait ?

Mathieu Dreyfus se présenta ponctuellement à l'heure fixée.

Le domestique qui le reçut à la porte l'introduisit immédiatement dans le cabinet de travail de l'attaché militaire et celui-ci vint à sa rencontre en lui tendant cordialement la main et il l'invita à s'asseoir.

D'un œil perspicace, le diplomate examinait attentivement le jeune homme qui avait sauvé la vie de sa nièce et son impression était si bonne que même son antipathie innée à l'égard des israélites était submergée par un sentiment de cordiale admiration.

Il offrit des cigarettes à Mathieu Dreyfus et lui dit :

— J'ai voulu vous recevoir tout d'abord dans mon bureau, afin de pouvoir vous parler en particulier... Avant tout, je vous remercie pour la bravoure et la générosité dont vous avez fait preuve en sauvant ma nièce d'un grave danger...

Mathieu sourit et rougit légèrement.

— Ne me remerciez pas, Monsieur, dit-il, ce que j'ai fait était tout naturel et ne m'a coûté aucune peine...

— Vous êtes trop modeste, Monsieur Dreyfus, je sais que d'assez nombreuses personnes étaient présentes et que personne autre que vous n'a osé affronter ce cheval emballé... Vous vous êtes comporté comme un véritable héros et je ne sais comment vous témoigner ma gratitude...

— Avoir sauvé votre nièce est pour moi la meilleure des récompenses, Monsieur von Schwertzkoppen...

L'attaché militaire considéra encore un instant le jeune homme, puis changeant de sujet, il lui demanda :

— Je voudrais savoir si vous avez quelque rapport

de parenté avec le capitaine Alfred Dreyfus, dont tout Paris parle actuellement.

— C'est mon frère.

Mathieu avait prononcé ces paroles d'une voix ferme et décidée. Il était, du reste heureux de cette occasion de pouvoir immédiatement parler de ce qui lui tenait à cœur.

Schwartzkoppen tressaillit et Mathieu vit qu'il était péniblement impressionné.

— Ah !... C'est votre frère, répéta-t-il en se levant et en se dirigeant vers la fenêtre.

Un instant de silence suivit, puis Mathieu se leva à son tour et s'approcha du diplomate, il affirma avec un air de conviction absolue :

— Mon frère est innocent !

Von Schwartzkoppen se détourna et répondit avec prudence :

— Sans doute... Evidemment... Cette affaire ne peut manquer de s'arranger...

Les yeux de Mathieu brillèrent d'émotion.

— Je suis convaincu de ce que vous seriez en mesure de prouver que mon frère n'est pas coupable ! s'écria-t-il.

Von Schwartzkoppen était évidemment très ému, mais il paraissait hésiter à dévoiler le fond de sa pensée. Enfin après avoir réfléchi encore un moment, il déclara :

— Ce qui est certain, c'est que votre frère n'est jamais venu me voir et, à fortiori, ne m'a jamais vendu aucun document concernant l'armée française.

Mathieu laissa échapper un profond soupir, comme s'il s'était senti soudain allégé d'un poids énorme.

— Que Dieu soit loué ! s'écria-t-il. Maintenant, tout est arrangé puisque votre témoignage suffira à démontrer l'innocence de mon frère...

Le diplomate hocha la tête :

— Ne vous faites pas trop d'illusions, Monsieur, dit-il doucement. Vous risqueriez d'éprouver d'amères déceptions...

Mathieu Dreyfus regarda son interlocuteur avec un air étonné.

— Vous... vous ne viendrez pas témoigner en faveur de mon frère ? demanda-t-il.

— Monsieur Dreyfus, j'occupe un poste de confiance et vous devez comprendre que je ne puis faire de ma propre initiative une démarche de cette importance... Je ne puis que me conformer à la lettre aux instructions qui me sont données... Je dépends de chefs qui m'ont imposé le silence le plus rigoureux sur les faits et les incidents qui ont lieu sur le terrain diplomatique.

Le regard de Mathieu Dreyfus qui, l'instant auparavant, scintillait de joie, était devenu terne et égaré.

— Mais, en ce cas, ne pourrait-on pas faire une exception ?... Songez que tout le bonheur, tout l'avenir d'une famille est en jeu !... Si mon frère était condamné, sa femme et ses jeunes enfants verraient leur vie complètement ruinée. Leur salut est en vos mains, colonel et vous ne pouvez hésiter à venir à leur secours !... Vous ne connaissez pas mon frère et, pour cela, il vous est indifférent, mais il est le meilleur, le plus noble des hommes, le plus fidèle des maris, le plus tendre des pères, le fils et le frère le plus affectueux... Ayez pitié de lui, capitaine ! Les hommes sont tous frères et ils ont le devoir de s'entr'aider... Vous pouvez le faire, vous pouvez épargner à mon frère le plus horrible sort qui se puisse concevoir... N'hésitez pas, je vous en supplie... Dieu vous récompensera de cette bonne action...

L'attaché militaire était profondément troublé. Instinctivement, il éprouvait le désir ardent de sauver le frère